



# **LE GENOCIDE INVISIBLE**

Sébastien TISSANDIER

# LE GENOCIDE INVISIBLE

Debout sur la petite butte surplombant la piste sableuse, Jamila observait le ballet incessant des camionnettes et des cyclomoteurs soulevant des volutes de poussière dans leurs sillages. Les malades s'entassaient dans ces véhicules de fortune, allongés les uns contre les autres ou soutenus par leurs proches. Ils débarquaient maintenant au dispensaire par dizaines.

Jamila fut soudainement submergée par l'arrivée simultanée de tous ces gens atteints par ce mal invisible. Le tournis la prit : sa vision se brouilla tandis qu'un frisson de dégoût lui parcourait l'échine. C'était comme si toute la région s'était concertée pour se rendre en même temps dans le seul dispensaire de cette partie de l'Afrique tropicale. Tout était encore calme quelques minutes auparavant : le dispensaire n'avait accueilli que deux patients, l'un pour une fracture à la jambe, l'autre pour une fièvre importante.

Debout sur son promontoire, la jeune infirmière était écrasée par cet afflux massif, tel un exode, et paralysée par la peur. Il était donc arrivé jusqu'à leurs portes. Jamila avait entendu parler de ce mal invisible qui dévastait les villages plus à l'ouest.

Elle imaginait déjà les patients qu'on débarquerait des véhicules, les uns tenant à peine sur leurs jambes, les autres s'évanouissant ou vomissant.

Elle connaissait le nom du responsable.

Ebola.

Le virus se répandait rapidement de village en village.

Jamila se retourna, saisie par une autre angoisse, et balaya du regard le petit dispensaire de brousse. Il ne pourrait jamais héberger toutes les personnes qui venaient de débarquer à leur porte.

Sa respiration s'accéléra, ses mains tremblaient. Elle pouvait sentir les battements de son cœur cogner dans sa poitrine. L'espace d'un instant, la peur l'envahit. Elle pressentait que le dispensaire ne pourrait pas faire face à cette épidémie.

Puis, elle se reprit. Si elle baissait les bras maintenant, rien ni personne n'arrêterait la propagation du virus. Même s'ils allaient peut-être perdre cette bataille, leurs efforts pourraient permettre de ralentir la marche macabre, implacable du microbe.

— Jamila ! On a besoin de toi !

— J'arrive ! répondit-elle en se précipitant vers la tente principale après avoir jeté un dernier regard à la colonne de véhicule se dessinant dans la poussière de la piste menant au dispensaire.

Lorsqu'elle pénétra dans la tente, une réunion d'urgence se tenait. Le dispensaire comprenait deux médecins et quatre infirmières. Le stress et la peur étaient lisibles sur tous les visages, chacun tentant de les maîtriser du mieux possible.

— Nous allons délimiter deux zones, expliqua Onto, l'un des deux médecins. Assia et Naja : vous vous occuperez du triage des patients dans la tente une. N'envoyez vers nous que les stades les plus avancés : pour les autres, vous les mettez sous perfusion et antiviraux. Avec un peu de chance, ce sera suffisant pour les soigner.

Cet homme, à la peau ébène et aux cheveux frisés poivre et sel, accompagnait ses explications de grands gestes dans le vide.

— Avec un peu de chance ? s'exclama Jamila. Vous comptez sur la chance pour nous aider ? Vous savez ce qu'ils ont ! Le virus est arrivé jusqu'ici : ils vont tous mourir !

Onto observa pendant quelques secondes la jeune infirmière au regard de jade, peu habitué à sa perte de sang-froid.

Les autres le regardèrent à son tour, attendant une réaction. Onto pouvait lire le même sentiment de panique dans tous les yeux qui le fixaient.

Il s'avança lentement vers Jamila et posa ses mains sur ses épaules.

— Je comprends ta peur. J'ai peur aussi. Mais si nous ne nous organisons pas, cette épidémie aura raison de notre dispensaire en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Puis, il se tourna vers ses camarades avant de poursuivre.

— Nous ne pourrons pas tous les sauver. Certains vont mourir. C'est indéniable. Mais ceux que nous sauverons seront autant de vies gagnées. Je vous demande de vous équiper de vos masques, gants, charlottes... Allez : au travail !

Tous acquiescèrent et se dispersèrent tandis qu'Onto revenait vers Jamila.

— Ça va aller ? lui demanda-t-il.

— Oui, je crois. Je suis désolée, j'ai eu un moment de faiblesse.

Jamila, rongée par les remords, baissa la tête.

Onto le lui releva doucement en soulevant son menton.

— Ce n'est rien. On a tous peur, mais on va faire notre maximum.

— Comme toujours, répondit-elle avec un triste sourire.

Puis, elle se dirigea vers le charriot dans lequel étaient rangés les équipements nécessaires et se prépara à recevoir les premiers malades aiguillés par ses deux collègues.

Cela faisait plus de quatre heures maintenant que Jamila et ses camarades recevaient les patients, tous atteints par la fièvre Ebola.

Les lits de camps de la tente principale s'étaient très vite remplis, mais leur nombre limité ne permettait pas de soigner tous les malades.

Jamila fut obligée d'étaler de grandes couvertures à même le sol et d'y installer les victimes suivantes du virus.

Son front était trempé de sueur, son masque et sa charlotte lui collaient au visage. Elle s'épongea le front d'un revers de sa blouse avant de passer au patient suivant. Elle posa bon nombre de perfusions, vida des sauts remplis de bile jaunâtre. Les cris et les pleurs n'avaient cessé d'emplir l'espace confiné de la grande tente.

Jamila pivota la tête sur sa gauche : certains individus criaient de douleur, se tordant sur leur lit de camp ou au sol.

Elle regarda à sa droite : une mère pleurait en tenant fortement la petite main de son fils dans la sienne. Mais, plongé dans un coma de ténèbres, il ne pouvait l'entendre. Cette mère était sans doute terrorisée à l'idée que le corps de son fils rejoigne la dizaine de ceux allongés dehors : les premiers patients qui étaient arrivés dans un état de stade trop avancé pour être sauvés.

La voyant tétanisée au centre de la tente, Onto s'approcha d'elle.

— Va faire une pause, lui souffla-t-il discrètement à travers son masque. Rapporte-nous de quoi boire, s'il te plaît.

Jamila allait protester, prenant conscience de son moment d'absence plantée au centre de la tente, mais se ravisa. Elle savait qu'elle ne serait pas efficace sans faire une petite pause. Elle se dirigea vers l'entrée et sortit.

L'air était étouffant sous la tente et elle fut ravie de la brise légère qui la rafraîchit malgré la température extérieure écrasante. Le flot des véhicules s'était un peu ralenti.

*Bon Dieu, se dit-elle, est-ce que toute la région va débarquer ici ?*

Un profond sentiment d'impuissance la gagna. Les faits le démontraient : il était inutile de chercher à lutter, le virus était le plus fort.

*Et que fait le monde pendant que l'Afrique se meurt ?* s'indigna-t-elle.

Jamila imagine tous ces politiciens qu'elle avait déjà vus à la télévision ou entendus à la radio en train de vivre paisiblement leur quotidien, à des milliers de kilomètres de cet enfer. Même les dirigeants de son propre pays, le Sierra Leone, étaient impuissants à gérer la situation, dépassés par l'ampleur de l'épidémie soudaine.

Le dégoût s'empara de Jamila lorsqu'elle revit ces hommes, soi-disant élus pour guider les autres humains, assurant qu'ils maîtrisaient la situation, mais que tous savaient dépassés par les événements.

Humains... En méritaient-ils encore le qualificatif ?

*Et tous ces puissants du monde, ces chefs d'États des pays dits développés : ne pourraient-ils pas nous aider s'ils le voulaient réellement ?* se demanda Jamila, emprise d'une colère soudaine.

Ce sentiment d'abandon du reste du monde la frustrait : la Terre entière était au courant que l'épidémie d'Ebola tuait l'Afrique de l'ouest, mais personne ne faisait rien de concret.

*Ah, pour tenir des sommets, des réunions inutiles, où aucune décision n'est jamais prise faute d'accord général, ils sont forts les Hommes du monde !* ragea Jamila intérieurement. *Mais quand il faut aider ce continent noir, il n'y a plus personne !*

Des larmes perlaient, brouillant sa vue. Tous les sentiments se mélangeaient en elle : colère, frustration, impuissance, désespoir. Ce cocktail était en train de venir à bout de sa force mentale.

*Non, je ne peux pas me laisser aller. Pas maintenant. Personne ne viendra nous aider, il faut nous sauver nous-mêmes !*

Une incroyable force insoupçonnée s'empara de Jamila, chassant ses doutes, son ire, ses craintes, les apaisant.

Elle inspira profondément, et se dirigea vers la tente principale d'un pas déterminé.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis que l'arrivée des premiers patients. Dans la plupart des cas, ils avaient dû parcourir une grande distance avant d'arriver au dispensaire, soit à pied, ou grâce à des véhicules de fortune, et arrivaient dans un stade très avancé de la maladie. Le personnel faisait tout ce qui était en sa mesure pour ralentir la propagation du virus dans leurs organismes, s'en remettant à la chance, espérant que cela permettrait aux corps de lutter.

Mais hélas, les cadavres s'accumulaient derrière la tente principale du dispensaire.

— Nos réserves d'antiviraux s'épuisent, dit Jamila en tendant un petit flacon de verre à Onto.

— Je sais. On en a commandé d'autres, mais...

— Trop de demandes venant de tout le pays, de dispensaires perdus dans la forêt... le culpa Jamila.

— Sûrement.

Jamila comprit ce que cela sous-entendait. Ils n'auraient pas de nouvelle livraison. Tous ces gens allaient mourir, condamnés par des statistiques commerciales, des enjeux financiers, des discussions politiques. Après tout : qui se souciait d'une centaine de noirs se tordant de douleurs dans d'atroces souffrances dans un continent qui en comptait plus d'un milliard ?

Amère, Jamila serra les dents en repensant à tous les moyens mis en œuvre en Espagne pour isoler une des infirmières contaminées en soignant des malades, rapatriée dans son pays d'origine. Elle avait vu le reportage à la télévision quelques semaines auparavant. Ils auraient pu sauver des dizaines de personnes ici avec les mêmes moyens.

L'Afrique était vraiment le continent sacrifié.

— Jamila ! la héla Naja en entrant dans la tente, la sortant de ses pensées.

Au timbre de sa voix, un mauvais pressentiment gagna la jeune infirmière aux yeux d'émeraude et un frisson incontrôlable parcourut son corps tandis qu'elle se retournait lentement vers son amie.

Le regard qu'elle croisa confirma ses craintes et Jamila sut que sa vie allait basculer dans l'horreur à mesure que Naja s'approchait d'elle. Une horreur beaucoup plus terrible que celle qu'elle avait sous les yeux depuis cinq jours.

Jamila contracta la mâchoire et serra les poings, priant intérieurement pour ne pas entendre la phrase qu'elle tentait de chasser de son esprit depuis le moment où Naja l'avait appelée.

Onto avait dû sentir la tension qui venait subitement d'envahir la tente, car il s'approcha des jeunes femmes.

— Ta sœur est ici, finit par lâcher Naja.

*Noooooon !* hurla Jamila intérieurement.

Elle aurait voulu crier à haute voix, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. Sa pire crainte, celle qu'elle tentait futilityment de chasser de son esprit, venait de prendre forme, bien réelle.

Jamila resta digne, réfrénant toute réaction pouvant montrer l'étendue de la terreur qui la terrassait. Si elle se relâchait maintenant, elle ne trouverait pas la force de se relever, elle le savait.

— Va la voir, dit affectueusement Onto en posant sa main gantée sur l'épaule tendue de Jamila.

Et ce fut sans un mot, d'un pas lent, mal assuré, que Jamila se dirigea vers l'entrée de la tente, suivie par Naja.

Juste avant de pénétrer dans la tente de triage, Jamila s'arrêta et contempla sa main qui tremblait. Serait-elle assez forte pour surmonter ce que cachait le battant de toile devant elle ? Dans quel état se trouvait réellement sa sœur ? Souffrait-elle juste des premiers symptômes ou était-elle dans le même stade que tous les pauvres gens qu'elle avait vu mourir peu à peu ces derniers jours ? Toutes ses questions la harcelaient. Elle inspira profondément, réprima les larmes qui se formaient déjà, et poussa la toile.

Les regards des sœurs jumelles se croisèrent dès que Jamila pénétra dans la tente.

C'était comme si Jyleke l'avait sentie arriver.

Cela arracha un petit rictus à Jamila, car il en avait toujours été ainsi, c'était sûrement dû à leur gémellité.

Jamila s'approcha de sa sœur qui se leva. Elles se serrèrent dans les bras. Puis, relâchant l'étreinte, Jamila pris conscience que ce n'était sûrement pas la meilleure chose à faire, mais cela avait été plus fort qu'elles, plus fort que la menace du virus : rien ne pourrait la séparer de sa sœur.

Depuis que leurs parents étaient morts dans un accident lorsqu'elles étaient encore toutes jeunes, elles n'avaient plus que cette autre moitié d'elles-mêmes sur qui compter.

— Comment tu te sens ? demanda Jamila à sa jumelle dont le regard de jade se noyait dans le sien.

— Fiévreuse et nauséuse, lui confia Jyleke. J'ai dit à Naja que ce n'était pas la peine de te déranger, mais elle ne m'a pas écouté.

Jyleke fronça les sourcils en fixant Naja, comme pour la gronder, mais ses yeux étaient dépourvus de reproches. Au fond d'elle-même, Jyleke était rassurée par la présence de sa sœur.

— On va te trouver un lit et..., commença Jamila en entraînant sa sœur par la main.

— Du calme, la rassura Jyleke. Je ne veux pas passer avant les autres : il y a des gens bien plus malades que moi ici.

— Je m'en contrefous ! s'exclama Jamila, cédant un instant à la panique.

Lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait parlé bien plus fort qu'elle ne l'aurait dû, elle se mordit la lèvre inférieure. Sa sœur lui sourit et elles évacuèrent la pression accumulée d'un rire d'enfant.

— Allez, viens ! décida Jamila en tirant sa sœur par la main.

Jyleke se laissa faire et sa jumelle l'entraîna vers la tente principale.

Là, sans prêter aucune attention à toute remarque éventuelle que serait en mesure de lui faire ses collègues, elle installa sa sœur sur un des lits de camp qui venaient d'être libéré par la mort récente d'un autre patient.

Jamila entreprit de poser une perfusion à sa sœur, puis, contrôla sa température.

— 39,2°C, dit-elle. Je vais te chercher de quoi faire tomber la fièvre et des antiviraux. Je reviens.

Jamila arriva devant le frigo contenant les doses de la seule arme dont le dispensaire disposait pour endiguer ce fléau. Elle l'ouvrit et se figea sur place.

L'observant du coin de l'œil, Onto la rejoignit.

Des larmes coulaient sur la peau ébène de la jeune femme.

Onto fixa le poing serré de l'infirmière, puis regarda dans le réfrigérateur. Il posa délicatement sa main sur celle de Jamila, toujours crispée sur la poignée de la porte, et détacha lentement ses doigts. Puis, il referma le frigidaire.

— Qu'est-ce que tu attends ? lui demanda-t-il d'une voix bienveillante.

Jamila desserra son poing et observa l'unique flacon restant.

— Je... Je n'ai pas le droit, balbutia-t-elle, la voix déformée par les sanglots. Elle n'est pas à un stade très avancé, et il y a tant d'autres...

— Écoute, Jamila, la coupa-t-il. C'est notre dernière dose. Elle ne peut être efficace que sur quelqu'un développant à peine les symptômes, car il n'y en aura pas d'autres.

Il la prit par les épaules, la forçant à le regarder dans ses yeux noirs, avant de poursuivre.

— Tu as une chance de la sauver, alors saisis-la !

— Mais c'est ma sœur, je ne veux pas de traitement de faveur...

— Ils sont morts ! s'écria alors Onto. Ils sont déjà tous morts ! Et cette dose ne changera rien pour eux ! Ça sent la mort et la pourriture de partout ! Alors prends cette dose et tente de sauver ta sœur de cet enfer !

Les mots d'Onto résonnaient comme les échos d'une déflagration dans l'esprit de Jamila. Elle prit soudainement conscience que tous ses efforts, tous les espoirs qu'elle portait pour tenter de sauver ces gens étaient vains et inutiles. Tout au plus avait-elle réussi à retarder la propagation du virus de quelques jours. Il avait déjà gagné d'avance...

*Non !* se dit Jamila en resserrant le poing sur le précieux flacon. *Il reste une bataille à mener !*

Elle serra Onto dans ses bras, puis, se dirigea vers sa sœur, son dernier espoir résidant dans le creux de sa main.

Cela faisait deux jours maintenant que Jamila ressentait cet étau lui enserrant le crâne : ce mal de tête ne la quittait plus, malgré les doses de paracétamol qu'elle avalait. Assise sur le bord du lit de camp, Jamila observait sa sœur dormir, caressant de sa main gantée sa chevelure noire.

Les cris et les pleurs avaient laissé place au silence juste perturbé de temps à autres par les toussotements de la dizaine de patients encore en vie.

Dès que la nouvelle de l'absence de médicaments dans ce dispensaire s'était répandue, l'afflux des malades s'était arrêté. Ils cherchaient un autre dispensaire, caressant l'espoir fou qu'une aide pourrait leur être apportée là où, ici, cela n'avait pas été le cas.

Jyleke, amaigri par les crises de vomissements et l'absence de nourriture, toussa dans son sommeil.

Les bouffées de chaleur ne cessaient s'assaillir Jamila. Elle avait l'impression que ses yeux allaient sortir de leurs orbites tant ils la brûlaient. La jeune femme s'épongea le front et balaya la tente du regard. Onto avait raison : il n'y avait plus que la mort ici, malgré tous leurs efforts. Tout serait bientôt terminé, Ebola allait gagner. Tous ces gens allaient mourir, comme ceux allongés dans les mêmes lits avant eux.

Comment un si petit être pouvait-il faire tant de ravages parmi des organismes tellement immenses pour lui ?

Jamila soupira.

Ils étaient seuls, abandonnés à la faucheuse.

Une quinte de toux la sortit de ses pensées et réveilla sa sœur.

— Jamila ! s'affola-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, je vais bien, la rassura-t-elle en lui souriant.

Jamila savait qu'elle était condamnée, comme tous ceux qui étaient encore dans ce simulacre de vie, sous cette tente. Mais elle n'éprouvait aucune colère, aucune rancœur. En repensant à la semaine qui venait de s'écouler, elle sourit de nouveau. Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir et ce n'était pas sa faute si tous ces gens étaient morts. Elle n'était qu'un pion sur le grand échiquier de la vie.

Jamila détacha son masque tandis que Jyleke écarquillait les yeux, protestant. Puis, la jeune infirmière libéra la même chevelure noire trempée de sueur que sa jumelle de la prison de sa charlotte.

— Tout va bien aller, murmura Jamila en embrassant Jyleke sur le front.

Les deux sœurs pleuraient en silence, elles n'avaient pas besoin de se parler pour savoir ce que l'autre pensait.

Comme toujours.

Des sons, au départ à peine audible, sortirent de la bouche de Jamila. Un petit air qu'elle fredonnait, et se perdant dans le silence glacial de la tente. Puis, Jamila entonna doucement un chant traditionnel africain.

Les paroles, porteuses d'espoirs et de force, emplirent la tente. Les malades endormis furent tirés de leur sommeil, certains se retournèrent pour observer celle qui trouvait tant de courage pour chanter aux portes de la mort.

Jyleke reprit les paroles du refrain avec sa sœur et le duo de voix diffusa chaleur et bien-être dans leur environnement mortel.

Les deux sœurs plongèrent leur regard l'une dans l'autre et en tirèrent tant de force que le chant résonna, même en dehors de la tente. Les larmes roulaient sur leurs joues, mais leurs voix ne vacillèrent pas.

Elles marquèrent une pause à la fin du refrain, et au moment d'entamer le couplet suivant, une autre voix se joignit à la leur : un des malades venait de se redresser sur son lit de camp et les accompagna.

Les jumelles en tirèrent davantage de force encore et le chant redoubla d'intensité. Bientôt, tous les occupants de la tente de la mort reprirent en chœur ce chant traditionnel.

Onto et les infirmières entrèrent, attirés par la puissance et la chaleur du chant.

Des frissons parcouraient à présent les bras de Jamila. Ils étaient tous unis au travers du refrain qu'ils entamèrent tous ensemble.

Ils allaient tous mourir, ils le savaient.

Leurs corps certainement, mais pas leurs âmes. Pas l'âme de l'Afrique.

Aujourd'hui Ebola remportait une bataille, mais leur chant sonnait comme un avertissement à ce tueur invisible, le mettant en garde : un jour, d'autres hommes et femmes gagneraient la guerre que le virus leur avait déclarée !

Et le chant se propagea tout autour du petit dispensaire perdu dans la forêt tropicale...

Un homme en combinaison poussa doucement la toile de la tente et pénétra à l'intérieur.

Le silence régnait en maître. Seul le bruit des mouches le troublait de temps à autres.

Il fut content de porter une combinaison intégrale et de ne pas être assailli par l'odeur putride qu'il imaginait se dégager des corps en décomposition jonchant le sol ou les lits de camp.

— Il n’y a que la mort, ici, commenta-t-il dans la radio de sa combinaison tout en arpentant la tente.

Il s’approcha du lit du fond sur lequel reposaient les corps de deux femmes, des jumelles.

Elles étaient dans les bras l’une de l’autre et semblaient dormir d’un sommeil réparateur. Elles souriaient, comme un dernier signe de défiance face à la mort invisible qui avait frappé ce dispensaire.

— *C’est un véritable génocide derrière la tente : des centaines de corps...*, commenta une voix grésillant dans les écouteurs de la combinaison.

— Un génocide invisible aux yeux du monde, répondit l’homme à la combinaison.